– Sème qui peut !

***« Les personnes peuvent nous rejoindre telles qu'elles sont, on ne leur demande pas d'évoluer, de devenir autres que ce qu'elles sont aujourd'hui. Elles n'ont pas besoin de ''se mettre en projet'' »*, explique Aurélie, co-référente de Sème qui peut !**

Sème qui peut !

Se reconstruire au rythme de la terre

—

Au milieu de champs bruxellois, des personnes bousculées par la vie se « vident la tête » et se redressent à coups de binettes, de bêche et d'arrosoirs.

Il pleut à seaux ce lundi matin… Au détour d'un chemin, à l'arrière de la cité-jardin du Val Maria de Neder-Over-Heembeek, un escalier de rondins : l'accès à la Ferme urbaine. Deux petits bâtiments, des serres, deux ânes, un grand potager… et une yourte dont le toit perce un peu. Zoun[1], Aurélie, Roxane, Isabelle, Véronica s'y retrouvent ce jour-là autour d'un café ou d'une tisane maison, le temps de faire le point sur le programme de la matinée. Louis passe la tête sous la yourte : il cherche des informations sur la possibilité d'intégrer l'équipe de volontaires. Carine, elle, est déjà dehors : l'équipe de Sème qui peut ! va profiter de la pluie pour débusquer les limaces dans les planches de culture. « *Moi je suis là pour travailler !* »

Tous les lundis, en plus des stagiaires en formation professionnelle de maraîchage et de tisanerie, quelques volontaires viennent donner un coup de main, accompagnés par Aurélie, la co-référente de Sème qui peut ! Ils ont pour la plupart fréquenté ou fréquentent encore des services actifs dans les secteurs de la toxicomanie, de la santé mentale ou de l'aide sociale. Et viennent ici pour « *être utiles*, développe Zoun, *se vider la tête tout en se reconstruisant les neurones…* »

Le projet a germé au sein de l'association La Trace qui organise des randonnées et des stages de sport nature et aventure à destination de personnes confrontées à des difficultés d'assuétudes et/ou psychiques. « *On y considère que celles-ci peuvent s'identifier à d'autres choses que la maladie ou la toxicomanie*, raconte Aurélie, *avoir d'autres projets que celui d'arrêter la consommation de drogues. Elles se ressourcent en montagne, dans la nature, nouent d'autres liens, prennent une bouffée d'air hors du quotidien. Mais beaucoup se demandent quoi après ? Dans la vraie vie ?* » Une enquête auprès des participants fait apparaître leur envie de s'impliquer dans la lutte pour le climat, en agissant concrètement, de « *faire partie des solutions* ». Naît ainsi le souhait de venir en aide à des maraîchers urbains, dont une étude a récemment démontré qu'ils se retrouvent en tension entre un accueil de volontaires nécessaire, vital même, mais souvent chronophage, et l'obligation de tenir leur plan de culture.

Nos Oignons, autre association qui met déjà en contact maraîchers et personnes à la santé mentale fragilisée, se joint au projet, ainsi que la Ferme urbaine de l'Asbl Le début des haricots, le Champ du Chaudron (à Anderlecht) et Sème qui peut ! est lancé.

Tout le monde y gagne : « *Les maraîchers sont au moins rémunérés pour ce partage de savoir*, se réjouit Aurélie, *leur rôle – et leur temps – d'accueillant est reconnu* », leur projet se voyant ainsi quelque peu pérennisé. « *Cette multifonctionnalité de nos fermes est une réalité*, estime Roxane, l'une des responsables de la Ferme urbaine. *La ville crée beaucoup de mal-être, des lieux comme ceux-ci permettent de se dynamiser, d'éviter de s'enfoncer.* »

> *« L'agriculture apporte autre chose que des légumes »*
> **Swen, maraîcher du Champ du Chaudron**

Du côté des volontaires, « *l'agriculture apporte autre chose que des légumes* », constate Swen, le maraîcher du Chaudron. « *C'est un peu une famille*, explique Chris, qui se lève à 5 heures du matin et vient ici en train pour retourner la terre, repiquer les plants, arracher les mauvaises herbes. *J'aime le contact avec des gens qui partagent mes intérêts. Ça me coûte de l'argent mais je préfère tout de même venir. J'ai besoin de ça, de me dépenser. Et puis j'apprends aussi. C'est un plaisir de ne pas toujours faire des tâches identiques.* » Formé initialement en horticulture, il a travaillé un temps dans le domaine, avant de tomber malade. « *J'ai passé pas mal d'années en psychiatrie, mais je n'ai jamais oublié le travail de la terre.* »

Les volontaires sont libres de venir ou pas, à condition de respecter une certaine régularité – une présence d'une journée complète par semaine est requise pour faciliter l'organisation des tâches. « *Ici, ce n'est pas une institution sociale ou la famille qui impose un rythme*, remarque Samuel, coordinateur de Nos Oignons, *mais bien les saisons, les légumes, l'envie de revenir pour voir l'évolution des semis ou des plantations. Il est d'ailleurs fondamental que le terrain soit bien tenu, sinon c'est décourageant.* »

Quelques balises sont placées, comme l'interdiction de consommer drogues ou alcool, le respect des uns et des autres et des cultures.

Sème qui peut ! ne veut pas être l'équivalent d'un centre de jour. Les volontaires qui le désirent sont défrayés, et certains d'ailleurs s'identifient déjà plus à l'équipe de la ferme qu'à celle du projet. « *On se situe entre le bénévolat, l'entraide et le soutien. Je ne sais pas si j'ai encore besoin de cela*, hésite ainsi Bertrand, qui a connu burn-out et dépression par le passé. *Je viens pour me former, en mettant la main à la pâte. J'ai perdu mon travail bénévole et avec le Covid je me suis un peu mis dans une cage chez moi. Mais à présent je voudrais répondre à un appel à projets pour monter un potager pédagogique.* »

C'est en pointillé que se joue l'accompagnement d'Aurélie. Pour certains participants, c'est important, rassurant, de savoir que quelqu'un est présent, prêt à les écouter en cas de coup dur. « *Les personnes peuvent nous rejoindre telles qu'elles sont*, explique-t-elle, *on ne leur demande pas d'évoluer, de devenir autres que celles qu'elles sont aujourd'hui. Elles n'ont pas besoin de "se mettre en projet". A nous de voir comment permettre à chacun de faire ce qu'il peut.* »

« *Les volontaires ont souvent des parcours dans lesquels ils ont été en position de recevoir – des soins par exemple*, complète Samuel, *c'est important de trouver les lieux où on peut aussi donner – de l'énergie, de l'attention …* »

› Ce mercredi-là, dans le vaste et beau Champ du Chaudron, ceux qui préfèrent rester assis à table peuvent réaliser des semis en motte. « *Comme il va pleuvoir, on peut aussi repiquer les choux*, expose Swen à la dizaine de volontaires, *ils aiment bien la pluie. Et si certains veulent se donner, il y a une zone là derrière les serres à terrasser, pour mettre la cuve.* » Cette diversité de possibilités est particulièrement appréciée par Bertrand. « *Et puis nous travaillons et pique-niquons ensemble, mais en fonction de son humeur et de son état d'esprit, on peut aussi s'isoler.* » Le collectif n'est pas recherché par tous, ce que les « accueillants » veillent à respecter. « *Il faut jongler entre faire groupe et accorder de la place aux individualités* », remarque Roxane.

Swen, le maraîcher, court un peu partout les mercredis. « *Il faut répéter les instructions, vérifier qu'elles sont bien comprises, parfois rectifier le tir...* » Justement, ça discute au-dessus d'une planche : 50 cm entre les choux, c'est bien plus que ça… Sur la ligne du milieu, il faut planter les choux-raves, qui pousseront avant les autres. Et les choux-raves, c'est cette caisse-là, pas celle-ci… On déterre quelques plans, on les repique un peu plus loin. Chris tente de faire des sillons droits. Sont-ils trop profonds ou pas ?

« *Il y a beaucoup de monde sur le terrain*, reprend le maraîcher, *mais pas nécessairement beaucoup de monde qui sait ce qu'il y a à faire. Je ne dois pas chercher à travailler au champ ce jour-là ! Il faut trouver l'équilibre dans le service réciproque rendu. Les gens ne viennent pas non plus ici pour se faire engueuler parce que ce n'est pas planté droit.* » A la Ferme urbaine, Roxane veille à prendre le temps de montrer les gestes, de développer la précision. « *Quand des erreurs sont commises, je dois me rappeler que cela fait partie du jeu… Quelques chantiers sont efficaces, d'autres se révèlent plus laborieux.* »

Il faut aussi composer avec les diverses énergies : « *Il y a quelquefois des tensions entre ceux qui sont là pour papoter et ceux qui bossent et qui tracent*, note le maraîcher du Chaudron, *mais on peut aussi venir ici se mettre sur une chaise longue.* »

Diane, ce matin, assise sur un banc, apprécie la sérénité, l'atmosphère « *très agréable* » des lieux. « *Je suis plus sûre de moi quand je suis en contact avec un endroit comme celui-ci. On est écouté, on peut expérimenter des choses. Chez moi je travaille un peu en autodidacte, le mercredi c'est mon jour collectif, une bonne excuse pour rester dehors et faire des choses concrètes.* »

A la Ferme urbaine, le lundi matin est un moment de récolte, trente paniers de légumes sont à composer. Epinards et navets sortent de terre, mais il faut se concentrer pour les compter, ne pas en prendre plus qu'il ne faut. Pas évident. Isabelle recompte le tout. « *Je suis hyper convaincue de l'effet thérapeutique d'avoir les mains dans la terre et les pieds dans le sol*, s'enthousiasme-t-elle, *de voir pousser les graines qu'on a semées, de constater le temps qu'il faut pour obtenir un légume. J'y retrouve aussi des souvenirs d'enfance, ma grand-mère était Ardennaise. C'est une école de la vie mais qui reste zen : nous nous n'avons pas besoin de nous nourrir ou d'en tirer notre salaire...* »

L'une des grandes préoccupations des différents intervenants du projet est d'éviter la stigmatisation et « *de permettre l'accueil de la différence, en dehors des lieux spécifiquement destinés au soin* », remarque Florence, coordinatrice de La Trace. Mais l'identification à Sème qui peut ! peut déjà être perçue comme stigmatisante… L'équation est délicate. Faut-il en quelque sorte rendre « invisible » Sème qui peut ! ou au contraire réserver la journée à ses volontaires ? « *Nous allons en discuter ensemble* », projette Swen. « *La mixité est aussi un risque, on y est moins protégé* », poursuit la coordinatrice. Dans un centre de jour, le modus vivendi fait qu'on ne s'enquiert pas du pourquoi de la présence des uns et des autres. « *Ici, il est possible que quelqu'un vous questionne, vous demande quelle est votre histoire...* »

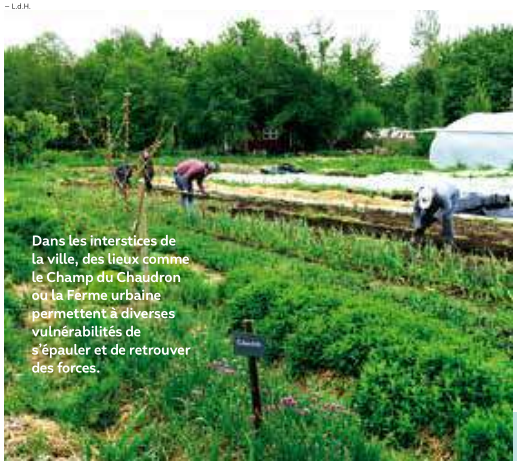
Mais pour Zoun, c'est précisément ce mélange qu'elle aime à la Ferme urbaine. « *Etre seulement avec des gens qui ne vont pas bien, c'est comme un miroir, ça rend triste. Ici, il y a des gens différents, j'aime bien Roxane, c'est plus cocon. Mais après une journée, je sens aussi que j'ai bougé mon corps, je ressens une bonne fatigue.* »

Entre encadrement et liberté, entre entraide et insécurité, Sème qui peut ! trace une autre piste, où diverses vulnérabilités s'entrecroisent, s'entraident et se donnent de la force. « *Notre société de la performance crée de plus en plus de personnes "hors cadre"*, relève Florence. *Nous devons récupérer des interstices comme ceux-ci pour en faire des lieux de création d'un vivre ensemble plus respectueux, plus attentif les uns aux autres.* » ● **Laure de Hesselle**

—

1. Certains prénoms ont été modifiés.

– L.d.H.



Dans les interstices de la ville, des lieux comme le Champ du Chaudron ou la Ferme urbaine permettent à diverses vulnérabilités de s'épauler et de retrouver des forces.

Le système Amazon, une histoire de notre futur

—

Alec MacGillis

La crise du coronavirus a clairement eu des gagnants : Jeff Bezos et Amazon. Elle a comme donné un nouveau coup d'accélérateur à l'extension du géant étasunien et de son emprise sur notre monde. Le passionnant ouvrage d'Alec MacGillis, journaliste du *New Yorker*, n'est pas « simplement » une analyse du fonctionnement de cette entreprise. Son ambition est bien plus vaste : au travers d'histoires personnelles, de plongées dans le passé industriel, de récits de luttes, il reconstruit l'histoire de cette Amérique qui se fracture socialement, du gouffre qui grandit entre les plus riches et les moins riches, et montre comment Amazon participe activement et agressivement à ce mouvement. Luttes sociales éradiquées, subsides publics considérables, dégradation et robotisation des conditions de travail, lobbying intensif, effacement du patrimoine, gentrification accélérée, destruction des paysages, les impacts sont innombrables et percolent à travers toute la société. Une fresque absolument passionnante, à lire pour faire mentir son titre… ● **L.d.H.**

★★★

SEUIL/EDITIONS DU SOUS-SOL, 2021, 388 P. TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR MORGANE SAYSANA ET GUILLAUME CONTRÉ.

Apprendre à voir

—

Estelle Zhong Mengual

À l'égal d'un Baptiste Morizot qui allie la philosophie et les sciences naturelles pour penser les manières d'être vivant, Estelle Zhong Mengual œuvre à hybrider l'histoire de l'art et les savoirs naturalistes pour porter un regard enrichi sur le monde vivant. *Apprendre à voir* propose d'équiper notre œil pour dénicher des « *histoires immémoriales, des relations invisibles et des significations insoupçonnées* ». Ici, au milieu des fougères. Là, du hibou grand-duc. Pour raviver notre émerveillement et intensifier notre présence au monde ●

★★★

ACTES SUD, 255 P.

L'année sauvage. Une vie sans technologie au rythme de la nature

—

Mark Boyle

Economiste de formation, fondateur de la communauté Freeconomy et écrivain de la décroissance, Mark Boyle aime se lancer des défis. Après avoir vécu un an sans argent, il a décidé, en 2016, de renoncer à toute forme de modernité. Plus de technologies, d'électricité, d'eau courante, de montre, de clés, de réveil… Dans ce récit personnel, il raconte son cheminement dans une maison isolée au milieu des bois, dépouillé des distractions « *pour ne garder que les ingrédients bruts de la vie* » ●

★★★

LES ARÈNES, 2021, 413 P.

Aimer le vivant

—

Pierre Courbe

« *Si les sociétés humaines peuvent basculer rapidement dans la barbarie, c'est à pas lents qu'elles cheminent sur la voie du progrès.* » Mais, dans son petit essai *Aimer le vivant*, Pierre Courbe, ingénieur féru de philosophie, propose des pistes pour « *être et agir* » face aux désastres écologiques. Le temps presse, rien n'indique que nous pourrons « *sauver la planète* », mais l'auteur propose plusieurs pistes de réflexion « *entre désespoir et sérénité* ». En scientifique, il avance avec méthode et précision, abordant autant les forces et les contraintes de notre époque que les données à connaître et les valeurs à… valoriser. Son livre est clair et documenté et s'achève sur une note de « *lucidité tonique et sereine* » ●

★★★

PIERRE COURBE, 2021, 205 P.